

Un coup vache à la Fête des vigneronns

Autor(en): **Blanc, Roger**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **29 (1999)**

Heft 9

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827866>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Dessin Urs Zeller

Un coup vache à la Fête des Vignerons

L'arrivée des grandes vacances voyait toujours la préparation d'un véritable déménagement, car ma mère aimait avoir ses aises hors de chez elle. Mon père, qui nous rejoignait chaque week-end, nous offrait en été de merveilleuses vacances dans ce lieu déjà très connu par son chant nostalgique «Les Armaillis des Colombettes»,

en Gruyère. Mais si, à l'heure actuelle, les Colombettes sont un endroit réputé en gastronomie, protégé par une fondation, je voudrais que vous vous retrempez dans l'époque de mon récit, soit en juillet 1927...

Les nombreuses familles genevoises qui passaient l'été dans cette modeste pension revenaient chaque

année, ce qui créait des liens aussi bien entre les parents qu'entre les enfants. La pension était divisée en deux parties bien distinctes: à gauche, un rez-de-chaussée et un étage, à droite la ferme. La pension avait, tout au bout, une grande salle, appelée «salle des armaillis», des dépendances et des salles de bains guère utilisées. Les anciens disaient

que, entre 1870 et 1900, on avait recours à des bains d'acide formique tiré des nombreuses fourmières des alentours et à des buissons d'orties, pour soigner les rhumatismes!

Le corps central du bâtiment, dont l'architecture a été sauvegardée, se composait d'un rez, d'un café, d'une salle à boire, de la cuisine et des caves. Souvent, le samedi soir, les armaillis en costume descendaient des alpages et chantaient des airs de l'abbé Bovet. Malgré mon jeune âge, je trouvais ces chœurs magnifiques, car il y avait de très belles voix. Mon père parlait le patois vaudois et pouvait converser avec eux, car le patois fribourgeois n'était guère différent.

Malgré la simplicité de la pension, les repas étaient délicieux. La plupart des matières premières venait du jardin potager tout proche. La viande venait de Vuadens, où le patron avait un commerce de boucherie-charcuterie. C'était Madame Favre qui était aux fourneaux et qui dirigeait la cuisine. Le menu du vendredi était très apprécié par les enfants, car c'était un jour sans viande. Par contre, un hors-d'œuvre était servi: il y avait des œufs surprise, de la salade de thon vinaigrette, des truites en papillote, parfois des écrevisses à la nage, pêchées – ou plutôt braconnées – par les garçons pendant la nuit, à la lanterne sourde. Pour effrayer les filles, les garçons, farceurs, gardaient les carapaces, qu'ils glissaient dans leurs lits...

☆☆☆

En cet été 1927, j'étais un même âgé de neuf ans et je m'étais lié d'amitié avec Gabriel – Gaby –, propriétaire de la ferme mitoyenne. Il avait une écurie et une bergerie, avec leurs bêtes magnifiques, la grange, où nous profitions des rentrées de foin et de regain pour nous amuser comme des petits fous. Gaby m'avait pris en amitié et pouvait répondre à tous les «pourquoi» que

l'on pose à cet âge. J'essayais de lui rendre service, surtout à l'écurie, au grand désespoir de ma mère qui me voyait tout «embeusé», traînant une odeur qui n'était pas celle des roses.

La porcherie était un peu plus bas, où le coulage du lait se faisait, dirigé par Robert, un grand ami de Gaby. C'est alors que les deux compères me firent croire que le troupeau de Gaby avait été sélectionné pour la Fête des Vignerons, à Vevey, justement pour le jour où mes parents avaient acheté des billets. Il fallait que le cheptel soit soigné pour entrer dans l'arène et je redoublai d'efforts pour aider à l'écurie. Jamais «mes» vaches n'avaient eu si belle allure...

J'étais au comble du bonheur, un peu anxieux tout de même. J'avais demandé à mon entourage – frères et parents compris – la vérité. Tout le monde avait ri, sans démentir ni confirmer. Mon père se réservait de me dévoiler la vérité, tant mon application faisait plaisir à voir. La veille, Gabriel installa les cloches et les bourdons au cou de «mes» vaches. Il m'expliqua que le troupeau partirait tôt le matin, descendant à pied. Ecrasé de fatigue, je m'endormis comme un loir, sans entendre le brouhaha d'un départ nocturne. Le jour J, je me précipitai à l'écurie. Elle était vide et Gaby avait disparu. On me fit comprendre que mes vaches étaient en route pour Vevey. Nous rejoignîmes en train le lieu de toutes mes attentes. Mon excitation ne faisait qu'augmenter, malgré les câlins de ma mère, qui essayait de tempérer mon impatience.

Nous voici sur les estrades, affublés, comme tout le monde, d'une visière blanche pour nous protéger de l'ardeur des rayons du soleil, car il faisait grand beau temps et la chaleur montait. Le spectacle était splendide et la parade des Cent-Suisses m'intéressa beaucoup. Par contre, les groupes du Printemps, avec la déesse Palès, et même l'Été avec Cérés, passèrent comme dans

un brouillard. Je savais que mon troupeau devait bientôt apparaître et que Gaby chanterait le «Lyôba» célèbre, puisqu'il l'avait répété le soir auparavant. Et soudain, j'entendis le carillon du troupeau dans le lointain; fou de bonheur, je me levai d'un bond, en criant: «Voilà mes vaches!» Et je tombai évanoui, à ma place. Je me réveillai à l'infirmerie, ma mère me tapotant les joues. J'avais été victime d'une insolation, la chaleur et l'excitation ayant eu raison de moi. Me remettant difficilement, j'entendais les sonnailles du cheptel qui se produisait dans l'arène. Je voulais remonter à ma place, mais le service sanitaire ne m'en laissa pas le loisir, recommandant à ma mère de me garder au calme. Je ne pus regagner ma place que lorsque les groupes de l'Automne apparurent. Le retour à la maison fut pour moi morose, car j'étais toujours convaincu que «mes» vaches s'étaient produites devant un public ravi. J'étais triste à l'idée d'avoir raté un si beau spectacle.

Cependant, je trouvais bizarre que l'écurie soit vide de ses occupantes. C'est alors que mon père se décida à parler. Nous partîmes toute la famille en excursion aux Arpettes au pied du fameux Moléson, où je retrouvai avec bonheur Gaby et «mes» vaches. Ces dernières étaient montées au chalet d'alpage pour le reste de l'été pour profiter de l'herbe grasse et savoureuse. Gabriel, afin de se faire pardonner, avait préparé un repas avec des tomates, du vieux fromage, du pain de campagne, du miel et des fraises des bois avec de la double crème. J'en oubliai ma déception, moi le même qui avait cru dur comme fer que «ses» vaches avaient été les vedettes d'un jour.

Vous qui montez aux Colombettes, essayez de vous mettre un instant dans la peau de ce petit garçon qui n'a jamais oublié ces merveilleuses vacances, ses vaches et la Fête des Vignerons.

Roger Blanc